

1

Le lundi 30 septembre, 7 h 30

Dès la sonnerie, André Pharand avait saisi distraitemment son combiné et l'avait coincé avec un soupir entre l'oreille et l'épaule. D'un matin à l'autre, il espérait une récompense : en se rendant tôt au bureau, il jouirait d'un temps de calme. Déception après déception. L'espoir se faisait plus timide le lundi matin, car la fin de semaine y déversait tout ce qu'elle avait accumulé de saloperies. Elles auraient tôt fait de tout envahir. Et c'était un lundi matin où même la lumière manquait de franchise. Il n'avait pas levé les yeux du formulaire aussi soporifique que les autres dont il achevait de s'acquitter. Policier ou pousse-crayon, les deux métiers tendaient à se confondre. Il avait simplement couché sa règle face à sa dernière réponse - « rien » -, pour ne pas avoir à tout relire.

— André Pharand, avait-il répondu par réflexe, pas encore vraiment à l'écoute. Pourquoi aurait-il tenté de prévoir la suite? Ce pouvait être aussi bien une mère affolée parce que sa fille de dix-neuf ans avait découché ou un fêtard mal dégrisé et délesté de ses cartes de crédit.

– Salut, André.

La voix éveillait des échos en lui. Pas assez toutefois pour qu'un visage ou un nom émerge du brouillard. Il attira à lui son bloc-notes et attendit. Une main à plat le long de sa joue gauche, comme pour faciliter la concentration, l'autre jouant, faute de mieux, à agresser le bloc-notes tantôt à la pointe du stylo, tantôt, par l'autre bout, à grands coups de clics stupides.

– On appelle ça des amis, poursuivit la voix. Tomba ensuite un silence que Pharand trouva vite agaçant. Son métier le lui avait enseigné, un vide bien assené cause plus de dégâts qu'une question. Mieux un enquêteur gère ses silences et ses absences, avait-il appris et répété, plus le truand s'inquiète de ce que promet ce calme inattendu. Comme des parents craignent le pire quand l'enfant cesse ses bruits dans la pièce voisine. Beau principe, mais il n'appréciait pas que l'astuce le prenne comme cible.

– Tu es sur la bonne voie, insista le correspondant.

Le visage et le nom surgirent en même temps dans la mémoire.

– Yann, mon vieux sacripant!

L'autre rigolait.

– J'entendais grincer les engrenages dans ta tête de flic. Si je parlais, tu retraçais mon accent, mais quand j'ai fermé mon clapet, tu t'es rappelé un collègue aussi vicieux que toi!

– Tu étais cuit de toute façon, répliqua Pharand. On n'est pas en France ici et mon

afficheur me montre un numéro d'à peu près vingt-huit chiffres. Eh bien! salut, mon Yann. Je ne sais pas ce qui t'amène, mais je suis content de te parler.

Derrière son pupitre encombré, Marceau, le compagnon de Pharand, a adopté l'attitude du rapace en vol plané: d'autant plus attentif qu'il se fait plus silencieux. Quelque chose se passe qui ne doit rien à une conversation professionnelle. Marceau observe et enregistre. Il sait Pharand peu enclin aux débordements. Ses amitiés ont la pudeur comme première qualité. Et le voilà lumineux!

Marceau a raison: l'amitié est là et Pharand en resplendit. Le fil de la conversation se ressoude de lui-même. Il y a pourtant longtemps – combien déjà? Trois ans? Quatre? – depuis le dernier vrai face à face entre le policier breton et le Québécois. Nul besoin de s'appivoiser. Cela a été fait et cela tient le coup. À peu de choses près, ils appartiennent à la même couvée, car les cinquante ans de Féroc ne lui donnent qu'une courte avance d'un anniversaire sur Pharand, à peine de quoi justifier un droit d'aînesse que le Breton rend exorbitant et dont il extrait les interprétations les plus abusives. Les deux hommes aiment leurs différences et les laissent envahir la moindre discussion, mais ils sont liés par l'essentiel. La ville, avec ses vices et ses hypocrisies, ses raffinements et ses tolérances, a marqué Pharand. De sa Bretagne, Féroc conserve la placidité, le respect des liens qui tiennent les voiles, mais aussi de ceux que les siècles ont noués entre les

humains et la nature. Pour lui, l'ordre a quelque chose de granitique. La chouannerie renaîtrait qu'il reprendrait du service. Au fil des ans, Pharand, malgré son intérêt de plus en plus pantouflard pour les sports et la modération qu'il s'efforce de montrer à table, s'est laissé enrober, tandis que Féroc, le poil ras comme celui d'un braque, dense et râblé comme le fervent de foot qu'il a été, succombe devant le pain chaud du jour et les charcuteries sans jamais payer rançon à son ceinturon. À la prochaine occasion, ils débattront longuement des effets de l'âge... sur le collègue.

— Tu ne m'appelles quand même pas du fond de ta Bretagne pour me vendre des crêpes?

Pharand, comme Féroc sans doute, aurait souhaité ressusciter l'intime plus longuement, mais la mise à jour pouvait attendre. Yann et lui avaient si franchement parlé famille, boulot, retraite, politique et pêche à l'occasion d'une enquête du Breton au Québec qu'ils pouvaient faire patienter les nouveautés personnelles et vaquer au plus pressé.

— J'enquête sur la mort d'une femme de chez toi.

— Meurtre?

Malgré leur amitié, Féroc se serait probablement contenté d'un courriel s'il s'était agi d'une mort accidentelle ou d'un crime réductible aux banalités. La question avait donc quelque chose d'académique, mais Pharand détestait l'expression « cela va sans dire ». Il préférait que les choses soient dites. Le jeune et tatillon Marceau l'avait

d'ailleurs poussé activement vers un certain formalisme. Peu intuitif, désormais aussi dévot au calepin qu'il l'avait méprisé au début, Marceau notait tout, terminait les trois quarts de ses observations par un point d'interrogation et soupçonnait à chaque matin le soleil de se lever sans justification suffisante. Avec son Jean-Jacques toujours à l'affût, mieux valait pour Pharand ne pas sauter de liens : tout raccourci se paierait en explications oiseuses.

— Plus que probable, répondit Féroc. Dans mes os, c'est certain à quatre-vingt-dix-neuf pour cent. Mais tu sais ce que c'est : un cadavre de femme qui flotte, un trou à la tête... Va jurer qu'on l'a assommée et un petit diplômé en chienne blanche va affirmer qu'elle est tombée et s'est fracassé le crâne sur une pierre avant de boire la tasse. Je ne dis pas qu'il n'y a pas de pierres le long de l'eau, mais la pierre qui arrache la moitié de la tête, moi je la garde dans mon coffre à outils. Mais j'ai passé l'âge de m'ouvrir la trappe avant les toubibs. Ma petite idée, garde-la pour toi. Je parierais mes prochains encornets qu'on lui a coupé le souffle avant de l'expédier dans l'eau.

Si Féroc offrait en gage son plat préféré, Pharand n'avait qu'à souscrire à sa thèse. Ils partageaient donc l'hypothèse du meurtre sans décider encore si la mort avait précédé ou suivi la chute dans l'eau. Selon que l'autopsie trouverait ou non de l'eau dans les poumons, les hypothèses bougeraient. Mais puisque Féroc se mettait en chasse avant les conclusions de l'autopsie, Pharand

pouvait dégager sans risque quelques conclusions : mort toute récente, enquête jugée suffisamment urgente et soumise à assez de pression pour que Féroc brusque la cueillette de renseignements...

— Tu disais que le cadavre flottait. Depuis longtemps?

— Non, sûrement pas. Notre Blavet, ce n'est pas votre Saint-Laurent. Un cadavre qui flotte, on n'attend pas huit jours pour le voir. Dans ce cas-ci, moins de vingt-quatre heures.

Pharand laissa passer l'occasion de taquiner le Breton sur les ruisseaux que la vanité gauloise traite de fleuves.

— Comment dis-tu? Le Blavet?

On aurait mentionné la Seine à Pharand qu'il aurait de nouveau rêvé aux voyages projetés avec Fernande, et jamais effectués. Paris, un certain romantisme vaguement délinquant, une atmosphère de deuxième voyage de noces, des images imprécises et naïves traînées depuis l'adolescence peut-être, tout cela, à la simple mention de la Seine, aurait pu l'émouvoir de nouveau. À la rigueur, la Loire et le Rhin auraient aussi réussi à le séduire. Mais le Blavet!

— Oui, le Blavet. Un petit fleuve tout en courbes. Assez étroit pour que tu puisses toujours voir l'autre rive. Les bords sont parfois assez escarpés, mais pas dans la partie où on a trouvé le corps. Dans la boucle où le corps dérivait, tu peux t'asseoir sur le bord et pêcher. Les pieds dans l'eau ou presque. Mais le débit est bon et il y a de l'eau sous les quilles.

Ils résistèrent tous les deux à la tentation d'évoquer leur loisir préféré. À son bureau, Marceau avait relâché sa surveillance, absorbé par un appel qui lui inspirait visiblement une foison de notes. Pharand parvenait mal à imaginer le décor dont parlait Féroc. Le Saint-Laurent peut rouler un cadavre jusqu'à sa décomposition avant de l'abandonner distraitemment sur une plage déserte. Même dans des rivières comme le Richelieu ou la Saint-Maurice, un cadavre peut voguer pendant des kilomètres avant d'attirer l'attention et encore ce sera dû au hasard. Mais les différences d'échelle importaient peu; on ne lui demandait pas de recréer le décor dans sa tête. Féroc, bien sûr, fouillerait son territoire familial. Si Marceau et lui devaient remplir un rôle dans l'affaire, ce serait forcément au Québec, pas en Bretagne. D'instinct, Pharand jeta un coup d'œil vers Marceau. Celui-ci avait raccroché et repris sa garde vaguement méfiante. Pharand imaginait d'avance l'objection: que la France, dirait Marceau tout à l'heure, règle ses problèmes! Pharand assécha dans sa tête le ruisseau breton et chercha l'angle québécois de l'enquête. Il aurait à se justifier!

— Tu parlais d'une femme de chez nous? Parles-tu d'une vraie Québécoise? de demander Pharand.

Cela faisait partie de ses marottes. Il distinguait les vraies Québécoises de celles qui, surfant sur deux semaines de dépaysement, se peignaient vite fait d'un vernis européen. À deux pas de la cinquantaine, il bouillait toujours d'une vaste im-

patience face à quiconque profitait d'une quinzaine en sol français pour s'acheter un parler pointu et ne jurer que par *Le Monde diplomatique*. Il percevait dans ce trop rapide collage d'allégeances une grossièreté de parvenus, une honte des origines. Élevé à la dure, il avait fait ses premières armes dans des environnements brutaux et n'avait jamais consenti à juger les gens d'après les étiquettes achetées en cours de route. À ses yeux, les plaisirs, y compris ceux de la culture, valaient qu'on les apprivoise. Obscurément, peut-être intimidé malgré lui, il n'aimait pas qu'on traite la France et son raffinement avec désinvolture. La France n'était pas de ces femmes qu'on tutoie au premier abordage. Les parvenus qui s'approprièrent la France comme un Old Orchard un peu moins proche, cela lui mettait les nerfs en boule. Féroc lui parlait-il d'une vraie Québécoise ou... Il allait enfourcher son dada quand Féroc l'interrompit. Pharand eut la vision de Féroc la main levée pour endiguer le flot.

— Oui, oui, André! La morte dont je te parle, c'est une vraie Québécoise. Pas tout à fait de souche, mais une vraie.

Féroc était pressé. Il connaissait son Québécois et se rappelait son flamboyant discours sur celles qu'il appelait les « déracinées volontaires ». Et son autre sur les « snobismes socialement transmissibles ». Assis l'un devant l'autre pour célébrer enfin la conclusion d'une enquête en même temps que la fin d'un séjour de Féroc au Québec, ils avaient passé des heures à disséquer et à critiquer

leur société respective. Féroc se souvenait d'y avoir beaucoup parlé de la renaissance du breton, mais aussi du désœuvrement des adolescents, des cambriolages à répétition grâce auxquels des jeunes de Lorient, de Vannes, de Brest approvisionnent leurs réduits en électroménagers, du français truffé d'expressions made in USA. Pharand, pour sa part, avait alors tracé au scalpel le portrait de ces adolescentes attardées qui partent se frotter aux universités françaises, qui s'y concoctent en huit jours un accent en cul de poule, se prennent pour la descendance spirituelle de Beauvoir et de Sartre et qui, sitôt dit, sitôt fait, s'amourachent d'un nomade fauché ou d'un beau prof en mal de jeune chair exotique. Une fois vendu le billet de retour payé par les parents, les demoiselles s'incrument au point de perdre jusqu'au souvenir de leur rampe de lancement. Sur ce thème, Pharand avait offert un spectacle son et lumière que Féroc avait goûté jusqu'au fou rire. Féroc avait rigolé et il rigolerait encore, mais pas aujourd'hui.

— Je te jure, André, elle était encore dans ta ville de Québec la semaine dernière.

Quelque chose ne collait pas.

— Pourquoi met-on de la pression sur toi s'il s'agit d'une étrangère?

— Amarre ton rafiote une seconde que je te mette au parfum. Tu as raison, il y a de la pression. La fille est arrivée ici la semaine dernière, le 23 ou le 24 septembre, et elle s'est installée chez sa grand-mère. Vingt-deux ou vingt-trois ans. Marie-Françoise Le Guern. Ici, les Le Guern, c'est une

grosse exploitation agricole, une famille de poids politique. C'est moi qui ai appris la nouvelle à la grand-mère hier soir.

– C'est le pire de notre damné métier, avança Pharand.

– Tu l'as dit, même si la dame a encaissé le coup sans une larme. D'après moi, elle s'attendait à quelque chose. Sa petite-fille a eu deux fois la visite de son « chum » du Québec. La deuxième fois, elle a quitté la maison avec lui et la grand-mère ne l'a pas revue. Elle était sur le point de déclencher l'alarme quand je suis arrivé. Maintenant, elle est sur le sentier de la guerre.

Pharand avait commencé à dessiner un arbre généalogique à trois paliers sur son bloc-notes : la grand-mère au sommet, un espace vide, la morte au rez-de-chaussée. Un seul nom jusqu'à maintenant, celui de Marie-Françoise, la petite-fille. Morte. Il l'imaginait en train de dériver, le regard tourné vers le fond.

– Sais-tu si Marie-Françoise avait de la famille au Québec? demanda-t-il. Est-ce qu'il y a des gens que je dois avertir? Pas que j'aie le goût, mais...

– La mère habite aussi Québec. Viviane Le Guern. La grand-mère lui a déjà téléphoné et elle doit prendre le premier avion pour Paris. Elle est peut-être déjà en route. J'aimerais que tu vérifies. Le plus urgent, c'est que tu m'aides à localiser le « chum ». Il est peut-être encore ici, il est peut-être reparti, je ne le sais pas.

– Suspect numéro un?

– Les apparences sont contre lui, dit sobre-

ment Féroc. D'après la grand-mère qui l'a entrevu et qui a commencé à le détester quand il a freiné en fou devant sa porte, il s'appellerait Fernand Henri. Il s'est présenté sans avertissement à la résidence de la grand-mère vendredi soir au moment où les Le Guern dînaient en famille, et Marie-Françoise l'a expédié dans les orties. Il s'est un peu calmé et Marie-Françoise a accepté de le rencontrer le lendemain soir. Il a fait lever autant de poussière en partant qu'à son arrivée. De fait, il est revenu samedi soir et Marie-Françoise est partie avec lui. La grand-mère n'aimait pas la voir partir avec son hurluberlu, mais Marie-Françoise voulait lui dire son fait une fois pour toutes. On ne l'a pas revue vivante.

— Ça, c'était samedi soir? demanda Pharand. Et vous avez retrouvé le corps dimanche? Pas surprenant que tu parles de seulement vingt-quatre heures dans la flotte.

— C'est ça, André. Le plus simple, c'est que je t'envoie par courriel le texte qui a paru ce matin dans le journal *Nord-Ouest*, dans l'édition de Pontivy. Ça plante le décor et ça déborde même pas mal. Je te rappelle dans une heure. Note quand même le nom de la morte : Marie-Françoise Le Guern. La mère aussi porte le nom de Le Guern et elle aurait été mariée à un dénommé Raymond Asselin. Je te rappelle. Il est plus tard que chez vous, mais ma journée est loin d'être finie.

Pharand avait à peine eu le temps de dessiner des cases vides dans son arbre généalogique que Féroc raccrochait sur un « à tout à l'heure ».